

Softfilm

David Cronenberg

LA MORT EN FACE

**Requiem
for a dream**

RETOUR EN ENFER

RRRrrrr!!!

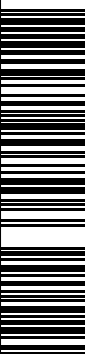
LES ROBINS DES BOIS
RACONTENT

Farc

"DANS LA JUNGLE,
ON REGARDAIT DES
FILMS DE KUNG-FU"

LA GRANDE HISTOIRE DE **PHILIP SEYMOUR HOFFMAN**

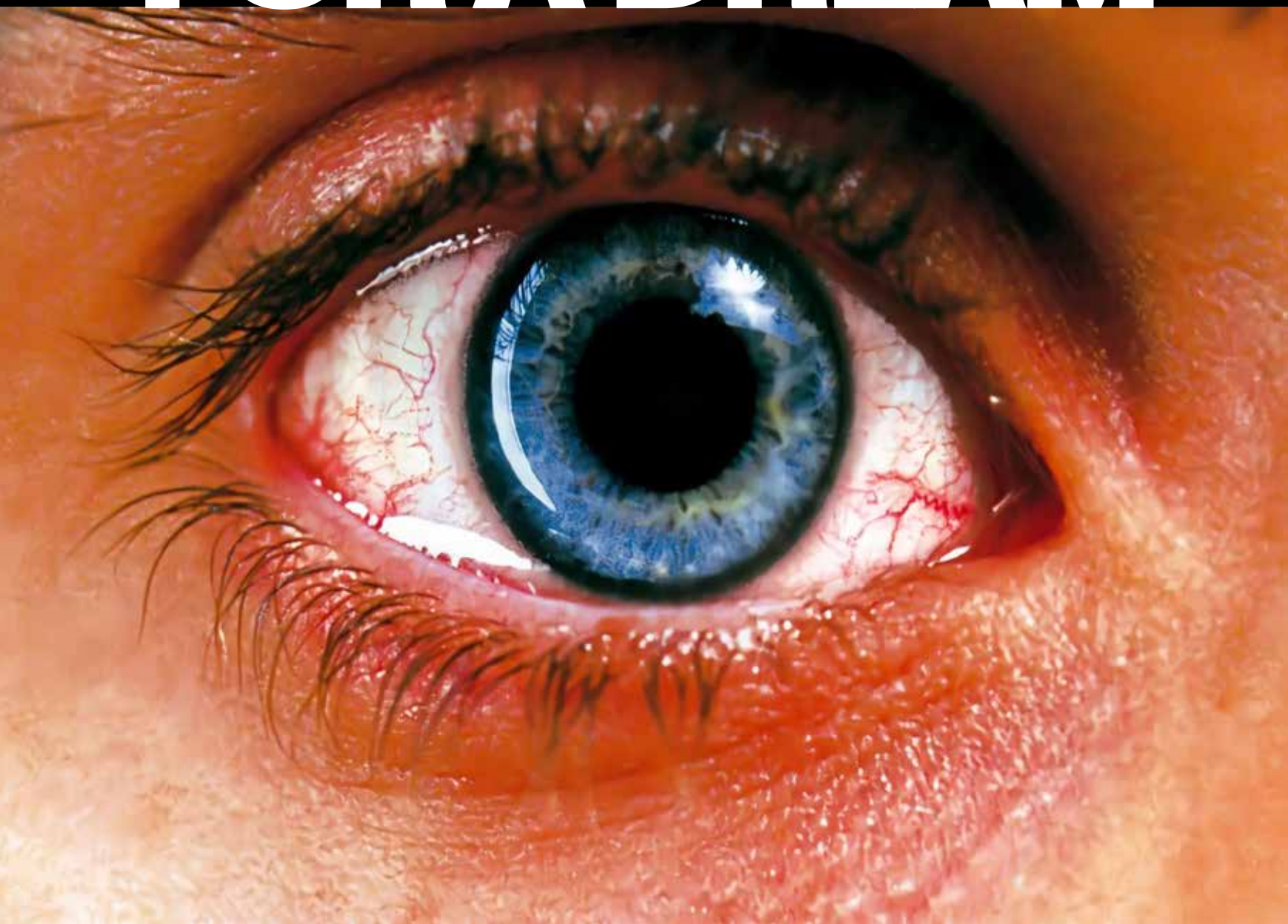
GÉNIE, DROGUES ET FILMS CULTES **DOSSIER SPÉCIAL**



L 14719 - 108 - F: 7,50 € - RD

#108 MARS-AVRIL 2025

REQUIEM FOR A DREAM



LE BAD DE L'AN 2000

© PROTOZOA

APRÈS PI, PREMIER FILM EXPÉRIMENTAL ET MONOCHROME SALUÉ PAR LA CRITIQUE, DARREN ARONOFSKY ACHÈVE D'IMPRIMER LES RÉTINES AVEC REQUIEM FOR A DREAM, CHUTE CHORALE NOURRIE AUX PSYCHOACTIFS. VINGT-CINQ ANS PLUS TARD ET ALORS QU'UNE RÉÉDITION EN 4K PERMET DE REDÉCOUVRIR L'ŒUVRE EN SALLES ET EN BLU-RAY, RETOUR SUR LA GENÈSE D'UNE DESCENTE AUX ENFERS BIEN POISSEUSE.

PAR PAULINE ALLIONE

« **S**uper film, j'en ai détesté chaque minute. » « C'est comme être frappé en continu à l'arrière de la tête par Mike Tyson. » « J'aimerais que ma famille le voie mais je ne peux pas leur recommander », commentent des spectateurs sur IMDb. Aspirant tout espoir, *Requiem for a Dream* laisse les corps recroquevillés et le regard hagard. Acclamé à sa sortie, le second long-métrage de Darren Aronofsky rafle 37 récompenses et une nomination aux Oscars pour la performance d'Ellen Burstyn en téléphage accro aux amphét'. Darren Aronofsky n'a que 22 ans lorsqu'il adapte pour la première fois une nouvelle de l'écrivain Hubert Selby Jr. pour les besoins d'un court-métrage étudiant, *Fortune Cookie* (1991). Un vendeur en porte-à-porte y devient accro aux biscuits distribués dans les restaurants chinois, recelant de petits morceaux de papiers prédisant la bonne fortune. Mais ce n'est qu'une poignée d'années plus tard – après avoir réalisé *Pi* en dehors des circuits hollywoodiens – que le jeune réalisateur se plonge dans la lecture de *Retour à Brooklyn* (en VO, *Requiem for a Dream*), descente aux enfers de trois adolescents de la classe populaire américaine. « *Le livre m'a touché tellement profondément et personnellement que je n'ai pas pu le finir* », se souvient aujourd'hui Darren Aronofsky. Le bouquin prend la poussière sur une étagère de son appartement new-yorkais, dans le quartier de Hell's Kitchen, jusqu'à ce que son colocataire Eric Watson tombe dessus. Le jeune producteur et scénariste part au ski et cherche un livre à glisser dans sa valise. « *C'était tellement sombre que ça a presque ruiné mes vacances en famille!*, plaisante l'intéressé. *Selby écrit sur nos quêtes pour combler nos failles humaines comme personne, et, en rentrant de congés, j'ai dit à Darren que ce livre pourrait bien être notre prochain film après Pi.* » Le réalisateur reprend sa lecture en renâclant et les deux colocataires finissent par inviter l'écrivain, qui aura lutté toute sa vie avec ses problèmes d'addiction, à dîner dans un restaurant de Los Angeles. « *Je me souviens d'une photo de nous trois après le dîner et je ne sais plus si c'est Eric ou moi, mais l'un de nous avait les cheveux verts* », remet Aronofsky. Le duo quitte donc la côte Ouest avec une photo souvenir et une option sur *Requiem for a Dream* contre un millier d'euros. « *Aucun de nous deux n'avait une telle somme à l'époque, on a dû les emprunter à un ami* », poursuit le réalisateur, sourire aux lèvres.

« FAITES CE QUE VOUS VOULEZ! »

Aronofsky et Selby Jr. ambitionnent de coécrire le scénario mais, étant chacun d'un bout à l'autre du pays, leur collaboration peine à se concrétiser. Le réalisateur se lance donc seul dans l'aventure et s'octroie de légères libertés par rapport à l'œuvre originale, comme lorsqu'il imagine ce présentateur télé rigoriste dont les paroles hypnotisent la mère du personnage principal, Sara Goldfarb : « *J'avais déjà créé Tappy Tibbons, le présentateur, dans un autre script. Le développement personnel était un gros truc en Amérique à l'époque et j'ai quelques amis d'enfance qui se sont retrouvés vraiment enlisés dans ce monde* », détaille Aronofsky. Quelques mois plus tard, le décès de la mère de Selby Jr. force l'écrivain à rentrer à New York. « *Il est venu vider son appartement à Brooklyn et dans la cave, il a retrouvé le vieux brouillon d'un scénario pour Requiem for a Dream, remet le cinéaste. Il m'a demandé si je voulais y jeter un œil et il s'est avéré qu'on avait conservé les mêmes scènes, si bien qu'on a fini par fusionner nos deux versions.* » Fraîchement débarqués à Hollywood, Aronofsky et Watson cherchent des financements. Watson : « *Après Pi, Darren et moi avions rencontré des directeurs de studios qui nous disaient tous : "Faites ce que vous voulez!"* » Mais face à la noirceur de *Requiem for a Dream*, les promesses s'évaporent et personne ne donne suite. C'est finalement Artisan Entertainment, qui avait acheté leur précédent film, qui investit la moitié des 5 millions de dollars de budget, tandis qu'un producteur nommé Palmer West accepte de poser le reste.

Après le silence des studios, c'est au tour des acteurs envisagés pour les rôles principaux de se montrer frileux à l'idée d'interpréter des jeunes détruits par les drogues. « *Le personnage de Tyrone [Marlon Wayans] a été proposé deux fois à Dave Chapelle, Harry [Jared Leto] a été proposé à Tobey Maguire, à Joaquin Phoenix... En vain* », remet Eric Watson. « *Ce sont des rôles exigeants, il faut trouver un acteur au bon moment de sa carrière pour vouloir s'engager sur un tel projet* », justifie Darren Aronofsky. Une



QUAND T'AS JOUÉ DANS L'EXORCISTE

« MARLON NE S'ÉTAIT PAS DOUCHÉ DEPUIS UNE SEMAINE »

DARREN ARONOFSKY

Angela, 15 ans, se chargera d'interpréter Harry. Et c'est Marlon Wayans, jeune acteur plutôt aperçu du côté de la comédie, qui se présente pour le rôle de Tyrone : « Il ne s'était pas douché depuis une semaine et avait à peine dormi et mangé depuis plusieurs jours. Il était très intense, il voulait montrer qu'il pouvait jouer un toxicomane », rejoue le cinéaste.

DE L'ART DE BIEN CHOISIR SA ROBE

Durant les huit semaines de préparation au tournage, l'équipe explore tous les recoins du Brooklyn conté par Hubert Selby Jr. Jared Leto se familiarise avec la scène drogue d'East Village et noue des liens avec des toxicomanes, qu'il présente à Marlon Wayans et Jennifer Connelly, venue compléter le trio d'adolescents héroïnomanes. Ellen Burstyn travaille son phrasé avec la mère d'Aronofsky, à l'accent de juif new-yorkais très prononcé. La décoratrice Ondine Karady s'inspire quant à elle de connaissances pour imaginer les appartements des personnages : « J'ai grandi dans le New Jersey où beaucoup de personnes vivent la vie de Sara Goldfarb. » Pour l'appartement de Marianne, la décoratrice mise sur une peinture inachevée et des dessus de lit, abat-jour, coussins cousus main : « Avec un petit budget, le plateau devait refléter les ambitions et la créativité des personnages, avant que cette richesse disparaisse peu à peu au profit de l'addiction », dit-elle. « De même que les robes revêtues par Ellen Burstyn devaient incarner la dégradation physique de son personnage », abonde la costumière Laura Jean Shannon. De quoi permettre aux vêtements de jouer un rôle central dans le film, parfaitement saisi par le chef décorateur James Chinlund : « L'entièreté du scénario évolue autour de l'apparence de la robe de Sara Goldfarb. Alors quand j'ai rencontré Darren, je lui ai parlé d'enlever la couleur rouge du film à l'exception des scènes où la robe apparaît, comme une sorte d'hallucination. » La robe jaillit ainsi d'une photo-

graphie aux couleurs de moins en moins saturées à mesure que les personnages s'enfoncent dans l'addiction. Mais sans CGI, la chasse au rouge devient un challenge du quotidien : « La scène dans le supermarché a été tellement compliquée... On a dû recouvrir le carrelage avec des stickers, couvrir les emballages, c'était un travail énorme pour une petite équipe comme la nôtre », se souvient Chinlund.

Derrière la caméra, Darren Aronofsky dispose néanmoins d'une équipe plus importante, en plus de pellicules 35mm : « Le budget limité de Pi m'avait poussé à tourner un film du point de vue purement subjectif d'un seul personnage, retrace-t-il. Sur Requiem, j'étais très excité de pouvoir tourner en couleur et de montrer les expériences de quatre personnages, d'où la scène d'ouverture en split screen. » Le réalisateur creuse et développe les mêmes propositions artistiques que dans son premier film, à commencer par un montage très rapide qui inclut plus de 2 000 plans, et une musique omniprésente interprétée par le Kronos Quartet. Ayant grandi à New York dans les années 80, Aronofsky imagine d'abord une bande-son hip-hop, avant que le compositeur Clint Mansell ne le convainque d'utiliser le thème épique et les violons, qui permettront au film de marquer durablement les esprits.

DES GÂTEAUX ET UNE BELLE TRANCHE D'ANGOISSE

En plateau, la doyenne Ellen Burstyn et les jeunes acteurs se glissent brillamment dans la peau des addicts. « Personne n'avait encore vu Marlon Wayans dans un tel rôle dramatique. Sans blague, dès qu'on disait : "Ça tourne!", les muscles de son visage se transformaient, se souvient Laura Jean Shannon. À côté de ça, les parents de Darren étaient toujours dans les parages, sa mère préparait des gâteaux pour l'équipe... On travaillait dans une atmosphère très réconfortante! » L'ambiance n'est pas non plus totalement imperméable aux scènes tournées, comme celle où un poids lourd débarque chargé de came après une période de pénurie, et pour laquelle de vrais addicts sont recrutés pour la figuration. « Ça paraissait parfois un peu trop réel, confesse la décoratrice Ondine Karady. Mais c'est une décision créative qui a ajouté de la noirceur au film. Plus qu'un film narratif, on était en train de créer une œuvre : une telle approche visuelle pour un film avec si peu d'argent, c'était remarquable. » L'angoisse monte d'un cran lors d'une scène de fête où le personnage de Marianne, interprété par Connelly, se voit forcé de se livrer à une performance porno pour toucher une dose. « Cul à cul », exige un homme en costard, sourire narquois. « Ça a été l'une des scènes les plus compliquées à tourner, confie Eric Watson. Comme c'était le dernier jour, on a proposé aux membres de l'équipe qui n'étaient pas à l'aise de ne pas venir. » Tandis que Jennifer Connelly, une poignée de stripteaseuses et des clients tournent sur le balcon d'un building de l'Upper East Side, James Chinlund en profite pour quitter le plateau : « Je suis descendu dans la rue et quatre blocs plus loin, j'entendais encore les hommes chanter. Leurs voix résonnaient dans toute la ville. » La MPAA, qui assure la classification des films, opte pour un label NC-17 (interdit aux moins de 17 ans), ce qui en toute logique peut impliquer de couper la scène. Refus catégorique de Darren Aronofsky : « Affaiblir l'intensité du film aurait sapé l'entièreté du message. Il était très important de rester réaliste sur la manière dont les addictions peuvent nous emmener dans des endroits monstrueux, dans lesquels on ne se reconnaît

© CHRISTOPHEL



plus soi-même », défend le cinéaste. Ce dernier fait appel de cette décision, en vain. Artisan Entertainment soutient alors le réalisateur dans sa volonté de sortir le film sans classification pour éviter la censure. La distribution en salles s'en retrouve amputée mais les portes de Cannes sont, elles, grandes ouvertes.

CANNES, UN PEU APRÈS MINUIT

16 mai 2000. L'équipe se retrouve sur la Côte d'Azur pour la présentation du film, hors compétition. « On avait fait Sundance et d'autres festivals, mais Cannes était de loin le moment le plus important de nos vies, on était très nerveux », se souvient Eric Watson. Programmée à minuit, la projection débute finalement à 2 heures du matin, dans une salle pleine à craquer. Une heure quarante plus tard, les lumières se rallument et le public, sonné, offre à l'équipe dix minutes de standing ovation. « Darren et moi étions en larmes », rejoue Watson. Montrés sans concession, les destins broyés des personnages prêtent parfois à interpréter Requiem for a Dream comme un plaidoyer anti-drogues, quand bien même ça n'a jamais été le projet. « Plusieurs pères de famille sont venus me dire, les larmes aux yeux : "Vous avez sauvé la vie de ma fille!" Leurs enfants étaient sur une mauvaise pente et ont eu un déclic grâce au film,

mais on n'avait jamais imaginé que Requiem aiderait les gens », confie le producteur. Un quart de siècle plus tard, le film synthétise les premiers émois cinéphiles de plusieurs générations d'adolescents. « On a beaucoup réfléchi à faire en sorte que le film ne vieillisse pas, que les gens puissent le découvrir durant des années sans le trouver daté, confirme Darren Aronofsky. J'étais jeune et j'y croyais. Je me disais : "Bien sûr qu'on a fait un film incroyable, on est les meilleurs!" » Une énergie et une exubérance qui tranchent avec la noirceur du film. Devenu producteur expérimenté, Eric Watson est convaincu que cette candeur les a aidés : « Quand tu veux faire quelque chose d'impossible, ça aide d'être naïf. À l'époque, on ne savait pas ce qui pouvait mal tourner, et c'est ce qui nous a permis d'aller aussi loin avec le film. » Heureux soient les fêlés, car ils laisseront passer la lumière. •

TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR P.A.

« AFFAIBLIR L'INTENSITÉ DU FILM AURAIT SAPÉ L'ENTIÈRETÉ DU MESSAGE »

DARREN ARONOFSKY